



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2014
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

2^e PRIX
DÉCHÉANCES

FRÉDÉRIC LAFLAMME
TROIS-RIVIÈRES

R E V E N A N T

– Fais-tu mariner ton saumon?

Le Revenant me pose la question sans vraiment attendre de réponse et en avalant une grosse bouchée du plat fraîchement sorti de son barbecue de la taille de ma chambre à coucher.

– Moi, j’aime le faire mariner juste un peu dans du jus de citron et je le cuis *a la plancha*, ajoute-t-il. C’est la mode, *a la plancha*.

Je me fous éperdument de son poisson. Je me fous qu’il l’ait fait cuire sur un deux par quatre. Je me fous de son grill et de ses quatre-vingt-cinq mille BTU de pure chaleur. Je me fous de lui.

– Dire qu’il y a quelques années, on faisait cuire notre saumon au four à micro-ondes. Au moins, les modes vont en s’améliorant!

L’échange est dilatoire. J’ai hâte qu’on en vienne à la raison de ma présence chez lui.

Il me sert du vin. Hors de prix, comme de raison.

– De nos jours, on ne trouve plus de bon vin à moins de trente dollars. Et on ne mérite pas de la vinasse, n’est-ce pas?

Il aime me montrer qu’il a réussi, qu’il est capable de se payer du luxe. J’ai largement contribué à l’enrichir, autrefois. Plus maintenant. Je ne lui rapporte plus rien. Il aime me rappeler qu’il a maintenant du succès sans moi.

Je lui demande d’en venir au fait. Il louvoie.

– Tu sais que je suis heureux de continuer à te représenter. On a connu de bonnes années ensemble, toi et moi.

Je ne le sais que trop bien.

C’était il y a dix-sept ans. Il n’avait pas à lever le petit doigt pour moi.

J’avais déjà décroché un premier rôle à la télé quand je suis allé frapper à sa porte, quelques mois à peine après ma sortie de l’option théâtre d’un cégep de région. Je commençais dans le métier, j’avais besoin des conseils d’un gérant. Il m’a accueilli avec plaisir, empochant une partie de mes cachets sans avoir à décrocher le téléphone. Les propositions entraient à la douzaine.

Maintenant, il me contacte une fois tous les trois ou quatre mois pour me proposer des miettes. Il dit qu’il me garde comme client par amitié, au nom de notre collaboration passée.

Ses manifestations sont aussi rares que désagréables, voilà pourquoi je l’ai surnommé le Revenant.

– Tu as changé, poursuit-il. Il faut se servir de ce que tu es devenu, surfer sur ta nouvelle apparence. C’est comme dire aux gens : « Nouvel emballage, même bon goût ».

Au diable, ma nouvelle apparence. J’ai encore pris deux kilos en six mois. C’est presque de l’automutilation.

Pas surprenant que plus personne ne me reconnaisse. Avant, j’avais du mal à faire l’épicerie. Les gens m’arrêtaient pour me dire des inepties, regardaient dans mon panier. C’était gênant de me faire prendre à acheter du baloney. Maintenant, plus personne ne fait de remarque sur mes achats et le baloney est ma principale source de protéines.

Pendant les sept années qui ont suivi mon entrée dans le monde de la télé, j’ai incarné un adolescent dégourdi dans un feuilleton bas de gamme qui est vite devenu un succès. Je faisais peu de cas des textes moralisateurs d’auteurs quadragénaires tentant de s’exprimer comme des ados. J’avais du succès. Ma photo sur des magazines. J’avais de l’argent, des trophées qui maintenant s’oxydent au fond d’une boîte, et la chance inouïe de sauter les mamans de quelques spécimens de mon public cible. La belle affaire.

Le feuilleton a disparu il y a longtemps. Le public cible aussi. Et j’ai maintenant l’air de tout, sauf d’un adolescent branché.

Le Revenant continue son monologue.

– Va seulement falloir que tu collabores un peu. Que t’acceptes de rencontrer les gens que je te propose et que tu sois aimable avec eux.

Aimable!

Le problème, c’est que je n’ai jamais vraiment aimé les gens.

Je n’aime pas parler.

Je sais que c’est bizarre, venant d’une personne soi-disant connue du public et qui a fait de la parole son métier.

Si je suis devenu comédien, c’est au terme d’une démarche intime-ment liée à ma *personne* et qui a essentiellement servi à la *glorifier*. Et, hormis pendant une saison télé où j’ai animé pour me nourrir un quiz débile où des incultes devaient répondre à des questions que personne ne se pose pour gagner des certificats cadeaux, je n’ai jamais vraiment eu à simuler de l’intérêt pour autrui ni à offrir autre chose que des réponses polies. À toutes les dames qui m’ont un jour approché pour me « féliciter pour mon beau programme » sans se souvenir le moins

du monde dans quoi elles m'avaient vu, j'ai toujours pu répondre un insipide merci assorti d'une platitude du genre : « Je suis chanceux de vivre ma passion. » Ironique quand on sait que ma passion ne me fait plus vivre depuis des années.

Narcissique ascendant sociopathe, dit mon psy. Qu'il aille au diable, lui aussi. C'est la beauté de la chose quand on est comme moi. On peut se foutre des pys autant que du reste du monde.

Le Revenant continue de parler en mangeant. Des morceaux s'échappent de sa bouche. Il a l'air de ne pas remarquer. Ça me lève le cœur.

J'ai envie de commencer ma cigarette avant même qu'il ait fini son assiette.

– Je t'ai proposé plein de choses ces dernières années pour te remettre sur la map. Tu refuses toutes les offres.

Il y a longtemps que j'ai renoncé à attendre quoi que ce soit d'intéressant venant de ce con.

Tous les réalisateurs disent que je suis trop associé à mon personnage. Le Revenant s'estime donc contraint de me proposer des trucs stupides. La dernière fois qu'il m'a téléphoné, c'était pour me faire faire une pub où je devais porter un costume ridicule. La fois d'avant, une web-merde. Comme si j'allais jouer là-dedans!

Pas compliqué pourtant de me trouver ne serait-ce qu'un petit rôle dans un théâtre décent avec un public de lettrés!

Seuls de rares contrats de doublage me permettent de survivre. Je fais même du porno, des fois. Du doublage de porno. Pas question de montrer l'état de ma décrépitude.

– Allez, lui dis-je. Sors-la, ta proposition, que je te dise non et qu'on en finisse.

– Tu ne devineras jamais.

Je pense plutôt que le spectre des possibilités est étroit et que tout est prévisible.

J'ai tort.

– Un rêve. Je veux que tu réalises un rêve.

Le pire, c'est que ça ne vient même pas avec un chèque de paye.

Misère.



A R C - E N - C I E L

Le jeune garçon est presque assis dans son lit. Deux oreillers lui soutiennent le dos.

– Je suis tellement content de te voir. T'as été mon idole!

Je note l'emploi du passé.

– Ça me fait vraiment plaisir de te rencontrer, mens-je.

Rico, qu'il s'appelle, le garçon. J'ai peine à croire que des parents donnent un nom pareil à un enfant. Ça me fait penser à une chanson des années soixante-dix, *Copacabana*. Elle parle d'un caïd qui porte le nom de Rico. J'ai oublié le nom de l'interprète, même si la radio commerciale a recraché cette horreur pendant des années.

Rico est rayonnant. Sa mère et sa sœur sont à ses côtés. Le directeur de la fondation Arc-en-ciel d'un jour reste en retrait. Et il y a moi, qui ne sais pas trop où se placer dans cette chambre exigüe.

Le Revenant ne peut m'accompagner. Il doit veiller à la carrière d'un plus gros client que moi.

Comble de malheur, aucun journaliste n'est là pour accorder à ma démarche les trois lignes de publicité que nous avions espérées.

Je piétine un peu sur place. La lumière artificielle me donne la nausée. Je ne me suis jamais senti bien dans un hôpital. C'est le lot de la plupart d'entre nous, j'imagine.

À seize ans, Rico n'en fait aucun cas. Il parle d'une voix forte et enjouée. Si ce n'était de son crâne chauve et des tubes qui lui entrent dans le bras, on jurerait qu'il est en pleine forme.

Tant qu'à me faire rencontrer un enfant malade, ils auraient pu m'en trouver un qui ait l'air faible.

La mère et la sœur essuient leurs larmes. Son idole! Difficile de croire que c'est de moi qu'il s'agit. J'ai presque le goût d'en rire.

Tournée de Kleenex.

J'imagine qu'il serait de bon ton d'être ému en voyant que ma seule présence lui donne de l'énergie. J'ai plutôt envie d'en griller une.

Où peut-on se cacher pour fumer dans un hôpital? On ne peut plus fumer nulle part.



Rico me raconte qu'il a vu tous les épisodes du téléroman qui m'a révélé au public. Il était pourtant enfant au moment de la diffusion. Sa grande sœur a tous les coffrets DVD et c'est elle qui lui a fait regarder.

– Je suis content que tu viennes!

La sœur en question, elle, peine à cacher sa déception. Comme si elle s'attendait à ce que je sois figé dans le temps, toujours à l'image de cet adolescent qui lui a donné ses premiers frissons. Et vlan, ma belle! Je n'ai même pas de quoi me faire blanchir les dents.

– On ne te voit plus à la télé.

Je le sais, ne t'inquiète pas. Mon agent me téléphone après un mois de silence, et c'est pour m'offrir un truc bénévole. C'est en soi un douloureux rappel.

– Bah! tu sais, j'ai d'autres projets ces temps-ci, lui dis-je.

Je me demande comment la sœur réagirait si elle voyait le genre de films auxquels je prête ma voix. Adieu, ce qu'il reste du mythe.

Autre tournée de Kleenex.

Le directeur de la fondation est toujours près de la porte. Il assiste aux échanges sans dire un mot. Avant d'entrer dans la chambre, pourtant, il m'a répété trois fois le déroulement prévu, comme si j'étais un retardé. Je dois prendre la main de Rico au moment où on lui annonce qu'il va réaliser son rêve en ma compagnie. Pas compliqué. Je devrais être capable de m'acquitter de ma tâche.

Le moment arrive. Le directeur prend la parole et lui explique que sa fondation va lui permettre de passer une journée de rêve. Sa main est dans la mienne. Je joue mon rôle à merveille.

Aujourd'hui, Rico a droit de sortie pour faire une balade en limousine avec moi.

La fondation n'a évidemment pas choisi une limousine sombre et discrète de diplomate ou de riche homme d'affaires. Elle en a loué une blanche avec des néons. Une limousine pour les déplacements de petites starlettes ou pour les mariages de pauvres.

Quel rêve! À sa place, j'aurais voulu rencontrer un acteur hollywoodien, faire un vol en avion de chasse de l'armée, voyager aux Seychelles ou passer une nuit avec une pute.

La famille pleure, lui non. Il est habillé, prêt à quitter l'hôpital. Il était forcément au courant de quelque chose, sinon il porterait toujours sa jaquette. Il a l'air content.

Il sort son téléphone portable. C'est l'égoportrait pour les réseaux sociaux, évidemment. Je souris mécaniquement.

Je suis certain que la photo est mal cadrée.



D É T O U R

– Donne-moi une cigarette.

Ce n'est pas une demande, c'est un ordre. Je suis dans la limousine avec le garçon depuis moins de dix minutes.

– Le directeur de la fondation m'a demandé de ne pas fumer en ta présence, lui dis-je.

Cela faisait partie des choses répétées maintes fois avant la rencontre. Je n'ai pas retenu grand-chose, mais ça, oui. Pas le droit de fumer avec un malade. Et voilà la première demande du garçon!

– Je vais mourir de toute façon, tu sais.

Je ne sais pas quoi répondre. L'argument a du poids. Je lui tends une cigarette roulée. Il tire dessus comme un pro. C'est clair qu'il a déjà fait ça.

– Fumes-tu beaucoup?

– La cigarette, plus tellement. Et à l'hôpital, à part une préposée qui a presque mon âge et qui m'en apporte en secret, il n'y a personne pour m'en refiler.

– Tu fumes autre chose?

Il se contente de rire. Il me regarde comme si j'étais un vieux croûton.

Évidemment qu'il fume autre chose.

– T'en n'as pas sur toi, n'est-ce pas? me demande-t-il.

– J'allais voir un jeune en phase terminale à l'hôpital, pardon de ne pas avoir pensé à prendre ce genre de provisions là.

Je ne sais pas si je peux vraiment évoquer la phase terminale de sa maladie. Le directeur de la fondation ne serait probablement pas content.

– Ça ne te dérange pas que je te dise que t'en n'as plus pour très longtemps?

- Non. De toute façon c'est vrai. On n'y peut rien.
Il a eu le temps de se faire à l'idée.
- Ils ne m'enverraient pas un acteur pour réaliser un rêve si j'allais bien. T'es comme le dernier repas du condamné à mort, vois-tu?
Ce jeune pense comme moi. Je commence à bien l'aimer.
- Et pourquoi as-tu demandé seulement de faire un tour de limousine? Ils ont du budget et des donateurs. T'aurais pu avoir un peu plus d'ambition.
- J'aurais aussi pu choisir une vraie vedette. Les rêves, ça ne s'explique pas toujours.
Il y a quelque chose de mesquin dans son regard.
Il baisse la vitre intérieure qui nous sépare du chauffeur et s'adresse directement à lui.
- J'ai un petit détour à faire!
C'est sa journée de rêve, personne ne va le contredire.
Dommage.



D É G R A D A T I O N

Rico se penche pour regarder l'intérieur de la limousine à travers la vitre du passager avant. Il a un sac de toile dans les mains.

- Puis-je m'asseoir en avant?

Le chauffeur est d'accord.

Le garçon a insisté pour arrêter quelques instants chez son père. Il savait qu'il serait absent. Depuis le divorce, son père a une nouvelle famille. Ils ont entretenu peu de contacts ces dernières années, et même la maladie n'a pas permis de les rapprocher. Mais Rico a toujours une chambre dans la maison paternelle. Il souhaitait la revoir une dernière fois et y récupérer des trucs.

Rico monte à bord, sur le siège avant, après nous avoir fait poireauter pendant une dizaine de minutes. Il demande qu'on se rende à un belvédère au bord de la rivière. Un endroit où son père et lui allaient souvent dans son enfance.

Je comprends qu'il veuille revoir ce lieu symbolique avant de mourir, mais je n'arrive pas à masquer ma contrariété.

- La fondation nous a donné un itinéraire précis. On doit être à l'heure pour le retour. Toute ta famille t'attend. Ils sont venus de partout. Ils t'emmènent prendre un repas sur le pont d'un bateau de croisière sur le fleuve Saint-Laurent.

- Je ne savais pas. Tu me dévoiles la surprise. Pas très intelligent.

Il allait l'apprendre tôt ou tard.

- Je pensais qu'on réalisait mon rêve, aujourd'hui, ajoute-t-il.

Allons donc au belvédère. Au pire, ça nous retardera de quinze ou vingt minutes. Ce n'est pas comme si j'avais autre chose à faire. Le chauffeur obéit. Il est payé à forfait. Je me mets une cigarette au bec.

Je risque une question.

- Sois franc. Est-ce que j'ai vraiment été ton idole?

J'ai déjà ma petite idée.

- Pas du tout. Ma sœur m'a tellement fait regarder les DVD de ton téléroman, ça m'a éccœuré. T'étais le plus mauvais du lot.

- Alors pourquoi avoir demandé de me rencontrer?

- Je voulais voir si tu étais aussi nul que je le pensais.

- Et...?

- T'es encore pire.

Je souris et lui tends une autre cigarette pour qu'il m'accompagne. Je l'allume. Nous fumons quelques minutes en silence.

- Je n'ai jamais obtenu un rôle à cause de mon talent, lui dis-je. Ce n'était pas important, d'ailleurs. J'avais une gueule. C'est ce que les producteurs cherchaient.

- Au moins t'es honnête. T'essaies pas de me dire que t'as eu du succès à cause de ton travail acharné.

Pour l'honnêteté crue, y a pas mieux que moi. J'ai inventé le concept.

- Il y a quelque chose que je ne comprends pas, par contre, poursuit Rico sans un regard en ma direction. Ton apparence était tout ce que tu avais et t'as même pas été foutu de t'entretenir. T'es dégueu. Et on dirait que tu t'en fous.

Ce n'est pas faux. J'ai lâché prise. Je n'ai jamais envisagé la pauvreté qui a suivi le succès. De toute façon, on n'envisage jamais la pauvreté

quand on est jeune, à moins d'être né dedans. Une pauvreté qui nous met en marge des autres. Pas facile de satisfaire un gérant qui nous prie de « nous faire voir » quand on n'arrive même pas à payer son loyer.

Est-ce la pauvreté qui m'a tenu à l'écart des plateaux de tournage ou bien mon absence qui a entraîné la pauvreté?

– Je te parie que t'as même pas savouré le moment, quand t'étais populaire.

Dans le mille, encore une fois.

J'ai eu assez de séances avec mon ordure de psy pour ne pas avoir à nouveau ce genre de discussion avec un adolescent de seize ans. Je m'appête à changer le sujet quand le chauffeur de la limousine négocie un grand virage. Le belvédère est en vue.

Rico attend que le véhicule s'immobilise et brandit son portable. Il ouvre la caméra vidéo et place l'appareil devant son visage.

– Salut à tous. Je vais maintenant vous montrer un endroit que je visitais souvent dans mon enfance.

C'est drôle de le voir ainsi s'adresser à un *public*. Tous les jeunes font cela. Ils sont tous des acteurs dans le film de leur propre vie.

– Mon père m'emmenait ici manger des crèmes glacées. C'est désert aujourd'hui, mais l'été il y a beaucoup de monde.

J'aurais dû me douter qu'en acceptant de rendre visite à un enfant malade, je deviendrais un figurant dans une vidéo maison.

– Mais d'abord, dit Rico, je vais faire quelque chose qui va vous surprendre.

Le jeune sort de son sac un pistolet. Un Glock, comme dans les films de policiers. Sans la moindre hésitation, il vise la tête du chauffeur de la limousine et tire.

Je suis tétanisé.

Il tourne la caméra vers moi.

– Lui, vous le connaissez. Avec lui, on va s'amuser un peu plus! L'autre, c'était seulement le chauffeur. Tout le monde s'en fout.

S'amuser?

Il y a du sang partout dans l'habitacle avant.

Je fais un mouvement vers la poignée de la portière.

– Penses-y même pas, me dit Rico.

Réaliser un rêve, m'avait proposé le Revenant.



O T A G E

La douleur est atroce, paralysante. La balle a tranché la chair de ma jambe sous l'œil du garçon, qui a filmé la scène avec amusement. Il n'a même pas pris la peine de me ligoter. Il se contente de garder son arme pointée sur moi. Je ne sais même pas si ma jambe pourrait supporter mon poids si je devais tenter de m'échapper. Mes idées se bousculent.

– Vas-tu me tuer?

– Bien sûr.

– Pourquoi?

– Ah! La grande question. Pas simple d'y répondre. Pour la justice, j'imagine.

Il a regardé trop de films américains, trop de violence, entendu trop de dialogues manichéens et vengeurs.

– As-tu une bonne raison de vivre? me demande-t-il.

Je ne sais pas. Probablement que non. Pas du tout, en fait, mais la douleur m'empêche de penser. Mais à quoi penserais-je?

– T'as plus rien, aujourd'hui. T'as presque l'air d'un clochard et t'as quoi? Quarante-deux ans?

Quarante et un et demi. Mais je ne réponds pas.

– Te rends-tu compte de ta chance? Un raté comme toi a eu la santé, le succès et la célébrité sans faire jamais un seul effort. T'as réalisé le rêve de tout le monde en te jouant dans le nez.

– Regarde où ça m'a mené.

Je lui demande d'éteindre sa caméra vidéo. Il refuse. J'ai beau lui répéter qu'il est en train de constituer une preuve visuelle de la commission d'un crime, il s'en fout. Il est déjà condamné.

– Pourquoi tu filmes tout ce que tu me fais subir?

– Parce que je n'ai plus le temps pour autre chose. J'ai seize ans, vois-tu? J'ai passé les deux dernières années à me battre contre le cancer. Je suis à peine allé à l'école. Je n'ai pas eu le temps de découvrir si

j'ai du talent dans quoi que ce soit. Je n'ai pas eu le temps d'inventer quelque chose, pas eu le temps de récolter un prix académique. Je ne sais même pas de quoi j'aurais l'air avec des cheveux et un peu de gras sur les os. Comprends-tu? Je ne sais même pas si je suis beau. Et avant même d'avoir des réponses, *finito*.

- Et tu penses que de faire une vidéo va te donner ce qui te manque?
- Certain.
- Et pourquoi c'est important d'être célèbre?

Je ne saurais pas quoi répondre. Pour laisser une trace de son passage? Pour se donner l'illusion qu'on n'a pas vraiment été misérable?

- Parce qu'on n'a pas le choix.

Voilà. Tout est dit.

Rico n'en veut pas à la vie de le forcer à quitter trop tôt une famille aimante. Il en veut à la vie parce qu'elle le prive de son heure de gloire.

- Le problème, Rico, c'est que t'es même pas original. Plein d'hommes avant toi ont tenté de faire parler d'eux en commettant des crimes.
- Et ça n'a pas fonctionné, tu penses?

Bien sûr que ça a fonctionné. Luka Rocco Magnotta a des centaines de fans. On compte des forums pour les femmes qui rêvent de le rencontrer. John Wayne Gacy vend des tableaux.

- Tu ne seras même plus là. Tu ne sauras même pas ce que les gens vont dire de toi. Pardon de le rappeler.
- C'est mieux que de mourir en étant un *nobody*.

C'est drôle, mais au même moment, je pense à la pauvre mère qui pleurerait de joie en voyant son fils partir en limousine à mes côtés, au choc qui l'attend. Assez ironiquement, je me dis qu'après le compte rendu de ses derniers gestes, elle ne repensera plus à la maladie.

- Tu devrais me remercier, me dit-il. En ce moment, t'es un acteur merdique que personne n'a vu nulle part depuis dix ans. À l'avenir, tout le monde va se souvenir de toi. Ils vont peut-être même te rendre un hommage au prochain gala de la télé.

- Merci, dans ce cas. Idiot.

Otage d'un jeune garçon malade! Sans le viseur d'un pistolet à moins d'un mètre de mon visage, je pourrais m'en amuser.

Le temps file.

Je dois trouver quelque chose pour lui faire entendre raison.

Rico, lui, semble presque serein. Il ne craint ni l'opprobre, ni la sanction, ce qui complique ma tâche.

La quiétude : c'est la seule chose à laquelle je pense. J'ai envie de l'inviter à terminer ses jours auprès des siens, à mourir d'une mort *tranquille*. Mais l'apaisement est un souhait d'adulte. Quand on a seize ans, on veut mourir dans un feu d'artifice.

Je reste donc silencieux.

Rico fixe l'image qu'enregistre toujours son téléphone portable. Il me fait penser à un réalisateur qui cadre son plan final. Je voudrais lui dire : « Très bien, M. DeMille, je suis prêt pour mon gros plan¹. » J'imagine qu'il n'a jamais entendu parler de Billy Wilder. Les jeunes sont incultes.

- Une dernière question, Rico. Qu'est-ce que tu vas faire après?
- Je vais mettre la vidéo en ligne sur un site non référencé, et après je vais me mettre une balle dans la tête. Pas de raison d'attendre les soins palliatifs.

C'est tordu, mais je me surprends à me demander si je ne ferais pas la même chose.

Je souris.

Le directeur de la fondation ne sera vraiment pas content.

Rico me fixe du regard et pointe le Glock sur ma poitrine. Je crois y lire de la satisfaction. On dirait qu'il est heureux d'avoir atteint son but.

Au moment précis où le coup part, je comprends qu'en dépit des circonstances, j'ai précisément accompli ce qu'on m'a demandé. J'ai réalisé un rêve.

Le Revenant avait raison, ce con.

¹ Tiré de *Sunset Boulevard*, Billy Wilder, 1950

